

Depuis le démembrement de la Pologne, c'était le plus monstrueux abus de la force qui se fût fait en Europe. Nous ne raconterons pas cette campagne où le courage sut lutter contre le nombre. Elle entre dans le cadre des biographies des deux hommes qui y ont le plus attaché leur nom : La Moricière et Pimodan.

Ancône pris, Cavour était maître des Marches et de l'Ombrie ; il les garda.

Rome restait au Pape ; Rome et un petit jardin, selon l'expression de Napoléon III, qui pour le moment du moins, ne permit pas d'y toucher. Cavour n'osa pas insister ; il attendait de l'avenir la réussite de ses projets.

Et l'avenir terrestre de Cavour était mesuré à quelques mois à peine ; il ne devait pas voir le dernier acte du drame dont il avait été l'organisateur et le principal acteur.

Le Pape était vaincu ; le parlement, devenant parlement italien, proclama Victor-Emmanuel roi d'Italie, avec Florence pour capitale. On sait par quelle somme de dettes se solda, pour la ville de Médicis, cet honneur. On était au 14 mars 1861.

Très habile toujours, Cavour parut vouloir s'effacer devant une situation nouvelle, et prétextant que le roi devait former un ministère italien, ministère de conciliation qui fût l'expression et l'émanation de l'unité de la patrie commune, il donna sa démission.

Naturellement, le nouveau roi d'Italie le chargea de la constitution du cabinet. Cavour accepta et se réserva la présidence avec les deux portefeuilles de la marine et des affaires étrangères.

Mais s'il fallait réserver pour d'autres temps la question romaine, une difficulté imminente se présentait. Au grand mécontentement des radicaux le traité de Villafranca avait laissé Venise à l'Autriche, et cette reine de l'Adriatique manquait au nouveau royaume d'Italie. Pour l'annexer il eût fallu une nouvelle guerre, et c'eût été téméraire de la tenter ; Cavour le savait très bien, d'autant plus que, cette fois, il ne pouvait plus compter sur l'appui de Napoléon III. Mais, alors, l'orgueil des précédents et faciles succès donnait à ce nouveau peuple une confiance aveugle en lui-même qui se formulait par la phrase si souvent répétée depuis : *Fara da se*.

Cette fois, Cavour se voyait contraint d'user de toute son